

je trouvais un peu à pic. Cependant tout ce que j'appris leur était favorable: les Constantin? du monde extra sous tous les rapports; seulement, un peu timbrés, un peu fêlés à certains égards. Ils avaient des idées de grandeur, des rages de singer plus haut qu'eux. Pour te faire mieux comprendre: ils étaient de ceux que la lecture des journaux quotidiens d'aujourd'hui détraque peu à peu. La mère Constantin apprenait les *Carnets Mondains* par cœur; toute son ambition était d'y être au moins deux fois par année, en payant bien entendu. Son mari, qui est *storeman* dans le gros, ne pouvait pas donner de grandes soirées faute d'argent et de piano, mais il s'était tout de même gréé, chez un Juif, d'un habit à queue, puis sa femme en avait fabriqué un, pour le fiston, à même l'habit de noces du bonhomme. Ça te donne une idée de leur genre de folie. Pour un rien les habits à queue sortaient, pour une fête à la tire, une partie de cartes, un anniversaire.

—Tu devais rigoler.

— Je t'avouerai que pendant tout le temps que j'ai courtisé Virginie, je me suis demandé si je devais rire ou pleurer de ce qui se passait là des fois. Non, il faut avoir vu cela; ça ne se raconte pas... Or, un beau soir, en entrant dans le salon, je vois un piano, et au même instant je sentis un poids à mon cou: c'était Virginie qui se pendait à moi pour me dire en braillant de joie: "Oh! que je suis heureuse... On a un piano!" A partir de là, ce fut un concert continu. Virginie, dans le temps de le dire, arriva à tapoter, des deux mains, deux ou trois petits accompagnements inoffensifs. Son père ou des voisins qu'attiraient la bière et le jeu de dames, chantaient *For John is a good fellow* trois fois par soir et une demi-heure de temps chaque fois.

—Et toi?

—Oh! moi pour leur faire plaisir, j'avais bien essayé de chanter la seule chanson que je croyais savoir: *Que fais-tu là pauvre poète?* mais ç'avait si mal marché, avec l'accompagnement de Virginie que mon affaire s'était trouvée réglée pour tout de bon. Mon rôle ne consistait plus qu'à écouter, à prendre un verre de bière et à dire, de temps en temps, à madame Constantin que j'aimais la musique à la folie. Quand Virginie, à force de piocher, put jouer un solo, ce fut tout un événement. Les joueurs de dames lâchèrent la partie pour venir écouter, le père Con-



Le meilleur pétard du Conservatoire...

stantin courut mettre son habit à queue et la mère versa de vraies larmes. Il m'en vint aux yeux à moi aussi, mais, Dieu m'est témoin que ces larmes, je les eues parce que, tout en n'étant pas musicien, je comprenais que Virginie faisait, sans le savoir, une folle d'elle. Ce qui acheva de me crispier, ce fut de voir la mère croire que je pleurais de douce émotion, puis de l'entendre me demander si je connaissais un reporter, pour qu'il mette un mot de cette petite soirée musicale dans sa gazette.

—Rien que ça!

—C'est alors, n'est-ce pas? que j'aurais dû décamper pour tout de bon... Hélas! l'influence du rat mort pesait comme du plomb sur ma destinée... On va prendre un autre coup...

—A la tienne! Mes sympathies...

—Merci. A partir de ce jour, chaque soir après avoir installé sa fille au piano pour jouer son solo, la mère me disait tout son chagrin de ne pouvoir lui faire donner des leçons, car Virginie, tout le monde le proclamait, avait la musique dans le sang. Chaque fois que le petit air était fini, elle se tournait vers le piano, disait d'une voix suppliante :